



Pauline
Gill

LA CORDONNIÈRE

TOME I

L'ÂGE
DES AUDACES

vib éditeur

Pauline
Gill

LA CORDONNIÈRE

TOME I

L'ÂGE
DES AUDACES

v1b éditeur

CHAPITRE PREMIER

Les couleurs de l'aurore

Victoire s'éveilla en sursaut. L'éblouissante clarté d'un soleil vigoureux dorait ses paupières alors qu'aucune cloche n'était encore venue la sortir du sommeil. L'appréhension de se voir de nouveau punie pour être demeurée au lit sans une quelconque maladie chassa de son esprit les dernières torpeurs de la nuit. Trop de fois déjà, Victoire avait été contrainte de se déplacer toute la journée avec son oreiller dans les bras, sous les coups d'œil ironiques et les rires étouffés de ses compagnes de pensionnat. Au risque de croiser le regard sarcastique d'une responsable de discipline attendant avec une jouissance à peine voilée que Mlle Du Sault se réveille pour l'informer de sa punition, Victoire devait trouver le courage d'ouvrir les yeux. Soulevant à peine une paupière, elle ne décela cependant aucune ombre, aucune présence... Elle pouvait reprendre son souffle. Puis, à travers les boucles châtaines de sa chevelure éparse sur l'oreiller, elle reconnut la broderie de sa mère...

Rentrée du pensionnat la veille au soir, Victoire découvrait avec bonheur que ces couvertures étaient bien les siennes et que ces murs baignés de lumière

ne pouvaient être autres que ceux de sa chambre. Rassurée, elle referma les yeux pour mieux s'enivrer du parfum de lilas qui frôlait ses narines au gré du vent chaud qui gonflait les rideaux, les laissant se poser doucement sur le rebord de la fenêtre pour les relancer vers le pied de son lit. Portée par cette brise légère tout imprégnée des vapeurs du lac Saint-Pierre, la Saint-Jean de 1860 venait lui offrir son premier jour de vacances. Des vacances sans fin, se jura Victoire, à peine entrée dans sa quinzième année. Désormais, elle serait seule à disposer de sa personne. Jamais plus on ne lui imposerait un horaire étouffant, des tenues qu'elle jugeait démodées et des principes qui la confinaient à des rôles de femme soumise et effacée comme elle en voyait déjà trop autour d'elle.

Victoire en avait assez de cette vie de couventine et de tout son cortège d'interdits!

Le projet qu'elle mûrissait en secret et pour lequel elle avait préparé plus d'un scénario la tira de son lit, emportée qu'elle était par l'impérieux besoin d'en franchir les premières étapes. Debout devant son miroir, elle souriait. Aucun doute n'avait encore réussi à se frayer un chemin dans son esprit: son grand-père Joseph admettrait qu'elle ne devait plus retourner au couvent et qu'il était temps pour lui de s'adjoindre une aide dans son atelier. Victoire ne serait-elle pas toute désignée pour travailler à ses côtés, elle qui, à peine âgée de quatre ans, jouait à la cordonnière et n'avait cessé depuis de nourrir un intérêt grandissant pour ce métier?

De sa malle entrouverte, dégorgeant de vêtements qui exhalaient une odeur d'encaustique, elle retira une liasse qu'elle déposa soigneusement sur sa paille avant d'aller dissimuler cette malle sous une courteline aux couleurs délavées, dans un coin de sa

chambre. Soulagée, Victoire revint s'asseoir sur son lit, replaçant sur ses jambes croisées les dessins qu'elle avait retouchés dans les moindres détails et qui rallumaient en elle cette fureur de vivre que dix autres mois de pensionnat avaient refrénée. Le rideau frôlait sa joue et faisait voler ses cheveux. Elle était grisée par un bien-être qu'elle ne pouvait imaginer exister ailleurs que dans sa chambre de Yamachiche ou dans la cordonnerie de son grand-père Joseph qui, à coup sûr, se laisserait séduire par l'originalité de ses modèles. «Du jamais vu!» dirait-il en les recevant. Soudain envahie par une folle envie de courir à l'atelier, elle allait retirer sa chemise de nuit et revêtir son costume des jours de fête quand le cri d'un charretier la fit se précipiter à la fenêtre. Une voiture chargée de caisses et d'objets divers s'engageait dans la montée menant à la maison de Madeleine Dufresne. Deux hommes se trouvaient à bord. À celui qui, l'air gaillard et l'allure fière, se tenait debout au milieu de la charrette, Victoire n'aurait pas donné plus de trente ans.

Que, de si bonne heure, des visiteurs se présentent chez la veuve Dufresne, et par surcroît ainsi équipés, sortait de l'ordinaire. Du nouveau se préparait chez leur voisine, jugea Victoire. Mais que Françoise, sa mère, ne lui en ait pas soufflé mot la veille au soir l'étonna. N'eût été le risque de perdre quelque élément intéressant de cette scène, Victoire serait descendue aussitôt la rejoindre dans la cuisine.

Au rez-de-chaussée, menue, toujours endimanchée, la coiffure en chignon, Françoise préparait le déjeuner. Rémi Du Sault, son mari, allait bientôt rentrer de la traite et il ne pouvait tolérer que son assiette ne le précède pas à la table. Aguerri par les rudes travaux de la ferme, le cœur emprisonné sous des dehors auxquels la tendresse seyait mal, Rémi n'éprouvait pas moins

un amour profond pour les siens. Un amour qui, hélas, se dissimulait trop souvent sous ses attitudes autoritaires, lui infligeant une blessure secrète qu'il comptait bien apaiser auprès de Victoire. Françoise comprenait sa douleur et la portait, impuissante. Après plus de trente-cinq ans de vie commune, elle avait renoncé à traduire les sentiments de son homme, autant qu'à exhorter ses enfants à les déceler sur son visage taillé à la serpe et sous ses irréfutables exigences.

Un troisième couvert, celui de Victoire, avait repris sa place à la droite de Rémi, reformant le triangle Du Sault. Françoise le considéra avec bonheur. Sa benjamine lui avait beaucoup manqué. Chaque pas au-dessus de sa tête évoquait ces années à la fois si proches et si lointaines où elle avait multiplié ses propres pas, du berceau à sa table de chapelière, heureuse qu'à quarante ans une grossesse menée à terme lui ait fait cadeau d'une deuxième fille. Cette naissance était survenue deux semaines après le départ de Mathilde, son aînée, pour le couvent. Des jours d'une profonde nostalgie avaient suivi ce Vendredi saint particulièrement déchirant où Françoise avait embrassé sa grande fille, oppressée par le sentiment de le faire pour la dernière fois. La tentation de la supplier de ne pas partir l'avait rivée dans l'embrasement de la porte, où elle était demeurée jusqu'à ce que la courbe ait dérobé la jeune femme à sa vue, pour la conduire au noviciat des Dames de la Congrégation. Accablée par cette déchirure et par quarante semaines de grossesse, Françoise s'était laissée choir sur le lit de Mathilde, lasse d'essayer de comprendre. Ravivé par le départ de sa fille pour le couvent, le souvenir de l'été de ses seize ans était revenu l'assaillir. La culpabilité qu'elle avait éprouvée à la suite des agressions dont elle avait été victime lui avait à tel point ravi son innocence et sa quiétude

qu'au printemps suivant, lorsqu'elle donna la vie à Mathilde, Françoise éprouva le cruel sentiment qu'un obscur destin marquerait l'existence de cette enfant. Et devant la mort prématurée de toutes les petites filles qu'elle mit au monde par la suite, il s'en fallut de peu qu'elle crût qu'un mauvais sort allait ainsi s'abattre sur ses enfants de sexe féminin. Hostile à la moindre pensée teintée de superstition, Françoise n'avait cessé d'espérer en dépit des événements, et d'une fécondité qui touchait à sa fin. Et elle avait eu raison, car au printemps 1845, la sage-femme avait placé sur son cœur l'enfant tant attendue. « En voilà une qui ne manquera pas de caractère, madame Du Sault. Une gaillarde, celle-là ! » Françoise exultait. Cette fois, il n'y avait rien à craindre pour la vie de son enfant.

Penchée sur le berceau de sa petite Victoire, elle s'était réjouie à l'idée que, de nouveau, elles seraient deux à tempérer de leur tendresse et de leur douceur l'austérité de Rémi et la turbulence des trois garçons. Victoire n'avait d'ailleurs pas attendu ses quinze ans pour faire preuve d'un ascendant capable d'ébranler l'invincible Rémi Du Sault.

Des pas dans l'escalier arrière surprirent Françoise. Ses souvenirs l'avaient entraînée si loin qu'elle ne savait plus où elle en était dans la préparation du déjeuner.

— On dirait bien que la veuve a trouvé son acheteur, commenta Rémi en pénétrant dans la cuisine. Son Georges-Noël vient d'arriver chez elle avec sa charrette...

Il n'était pas encore huit heures que des caisses s'entassaient déjà sur la galerie et que Madeleine Dufresne trottinait, soucieuse de ne pas faire attendre son fils.

— Je me demande bien qui a les moyens d'acheter ça... au prix qu'elle demande, ajouta Rémi, en se

savonnant les mains au-dessus du bassin d'eau claire préparé par Françoise.

— Tu penses qu'elle a vendu, toi? Il me semble que si c'était le cas, Madeleine m'en aurait touché un mot... Je serais plutôt portée à croire qu'elle a tout simplement décidé de faire du ménage.

— Avoir su qu'elle finirait par la laisser aller, je l'aurais marchandée, sa terre, continua le mari, persuadé que ce branle-bas ne pouvait être occasionné que par un déménagement. Du bon bétail, de l'équipement en masse, puis une terre défrichée comme ça d'un bout à l'autre...

« On dirait qu'il ne se rend pas compte de son âge! » pensa Françoise, consciente qu'elle ne devait surtout pas alléguer ses soixante ans pour apaiser ses regrets.

— Tu ne trouves pas, Rémi, que tu en fais assez comme ça? Tu trimes sans arrêt du matin au soir!

— N'empêche que ça aurait été bon à prendre... Reste à voir si celui qui l'achète sera en mesure de la garder bien longtemps...

Puis Rémi prit son déjeuner en silence. Françoise n'allait surtout pas le forcer au dialogue. Les sourcils froncés sur un regard perdu dans quelque rêve déçu, il hochait la tête en signe de protestation. Françoise pouvait aisément deviner sa pensée. C'est à force d'acharnement et de travail constant que, de ses quarante arpents de broussailles et de sol argileux, son mari avait fait une terre meuble et productive. Et l'idée de finir ses jours sur un domaine plus généreux et beau à voir l'habitait depuis toujours. Il n'était de dimanches où, admirant les fermes alignées le long du rang de la Rivière-aux-Glaives, il ne s'en soit ouvert à sa femme. Il avait le sentiment que la vie lui devait cette gratification. Qu'il n'ait fait aucune allusion à Victoire qui piétinait là-haut en

disait long sur sa déception de devoir définitivement renoncer à la ferme des Dufresne.

Debout devant la fenêtre, il mordillait le tuyau de sa pipe, ne la retirant de ses lèvres que pour informer sa femme des faits nouveaux qui survenaient chez leur voisine. Les deux hommes, dont Georges-Noël, le fils aîné de Madeleine Dufresne, commençaient à empiler dans la charrette les caisses déjà déposées sur la galerie.

— Qu'est-ce que je te disais, Françoise... Viens voir.

— Tu as peut-être raison.

À l'instar de son père, le nez collé à la fenêtre de sa chambre, Victoire suivait la scène avec un intérêt accru. Elle ne pouvait quitter des yeux l'homme qui, les bras chargés, allait de la galerie à la voiture avec une aisance telle qu'elle pouvait deviner l'imposante musculature que cachait sa chemise de drap fin. Jamais encore elle n'avait vu un homme qui sache marier si naturellement robustesse et élégance. Sa démarche lui rappelait, non sans l'émouvoir, la grâce d'un danseur. Elle l'imaginait la soulevant de terre dans une farandole endiablée. Et le vœu qu'elle avait formulé à l'occasion de ses quinze ans lui apparut alors plus ardent que jamais : l'été ne passerait pas sans qu'elle ait arraché à son père la permission de danser. « Mademoiselle, me feriez-vous l'honneur de la prochaine valse ? » lui semblait-il entendre, abandonnée aux fantaisies de son imagination. Sa conscience allait s'égarer dans d'indécents rêveries lorsqu'elle vit le visiteur sauter dans la voiture où le charretier l'attendait déjà. Le retenir, trouver prétexte à le retarder. Mais comment ? Françoise et Rémi, empruntant le sentier qui jalonnait ces deux terres voisines, allaient le faire pour elle. « Quelle chance ! » se dit-elle. Bien qu'empressée à les rejoindre, elle fut retenue par

quelque chose d'indicible au moment de franchir le seuil de sa chambre.



En dépit du caractère pointilleux de Madeleine Dufresne, le couple Du Sault venait offrir ses services. À l'expression de son regard et à l'amas de meubles qui encombrait l'entrée de la cuisine, Françoise comprit que son mari avait deviné juste et que Madeleine quittait sa demeure.

— Vous avez sûrement besoin d'un coup de main, Madeleine. Je vais aller chercher Victoire...

— J'ai mes hommes, lui répondit-elle sèchement, à bout de souffle.

Françoise ne fut pas surprise. Trente ans de voisinage lui avaient appris à mieux comprendre cette femme qui, se sentant redevable envers tous, évitait à tout prix d'accroître sa dette. Benjamine d'une famille de dix-sept enfants, donnée très jeune à deux tantes célibataires scrupuleuses et hargneuses, Madeleine avait dû, à coup de dévouement et de docilité, acheter l'amour de ceux qui l'entouraient. Condamnée à une perfection qu'elle ne parvenait pas à atteindre et de ce fait accusée de méchanceté, elle avait appris très tôt à se mépriser, ne s'accordant pas le droit d'exiger quoi que ce soit des autres. Adulte, elle avait conservé ce regard sur elle-même et sur ses enfants, convaincue de devoir user d'une plus grande sévérité envers ses filles. «C'est par la femme que vient le mal», lui avait-on répété pour bien enraciner en sa conscience les propos tenus du haut de la chaire. Terrorisée dans son enfance et sa jeunesse, elle en portait encore les stigmates et son physique en témoignait largement : d'une maigreur cadavéreuse, la réprobation au coin de l'œil, les

épaules alourdies de toutes les fautes de l'humanité, elle semblait toujours fuir une menace imminente. Le souci d'amasser des mérites pour l'au-delà avait longtemps nourri son hésitation à se défaire de la terre de son défunt mari. Et qui plus est, derrière la démesure du prix réclamé, Madeleine cachait son intention de décourager tout acheteur, s'accordant ainsi le temps de convaincre l'un ou l'autre de ses deux fils de s'en porter acquéreur, soi-disant à meilleur compte.

Exaucée au-delà de ses espoirs par l'acquiescement de Georges-Noël à ses inlassables supplications, la veuve Dufresne, comme on la désignait, avait choisi le jour de la Saint-Jean pour aller s'établir définitivement au village. Encore sentait-elle le besoin de s'en justifier, alléguant ses soixante-cinq ans, le fardeau des hommes à gages sur sa ferme et les avantages d'habiter tout près de l'église.

Adossés à la charrette chargée des effets de Madeleine, Georges-Noël et Rémi examinaient les bâtiments et devisaient des améliorations à apporter. Distrait par ses déboires, mais davantage renversé d'apprendre que Georges-Noël quitterait son moulin pour s'établir sur la terre de son père, Rémi se concentrait difficilement sur les propos que lui tenait son futur voisin.

— Tu auras beau dire que ça ne me regarde pas, Georges-Noël Dufresne, mais je ne comprends pas qu'un homme instruit puisse laisser une affaire qui marche si bien pour venir s'installer sur une terre.

Le moulin du domaine de la Rivière-aux-Glaïses faisait effectivement l'envie de tous ses concurrents. La seigneuresse Montour elle-même, propriétaire du moulin seigneurial, était allée jusqu'à poursuivre Georges-Noël en justice, dans l'espoir d'obtenir la fermeture de ce moulin qui, par sa triple fonction de moulin à scie, à farine et à carde, lui raflait ses clients. À la

surprise générale, le juge avait donné gain de cause à Georges-Noël, rehaussant du même coup sa notoriété et la popularité de son entreprise. Thomas Garceau, homme d'affaires prospère qui avait décidé d'installer ses sept fils dans des moulins rentables, n'attendait que les résultats de ce jugement pour présenter une offre d'achat à Georges-Noël. Mais ce dernier avait refusé toutes propositions jusqu'à ce que des circonstances particulières, qu'il n'avait pas l'intention de dévoiler, le fassent changer d'avis. Devant les soupçons exprimés par Rémi, il s'était contenté de sourire, pour revenir aussitôt à ses projets de rajeunissement de la ferme et de rénovation de la maison. Mais son voisin n'allait pas capituler si facilement.

— Je veux bien croire que ce n'est pas n'importe quelle terre, mais tout de même...

Non moins tenace mais plus habile que lui, Georges-Noël déjoua son insistance par une offre formelle.

— J'ai pensé à vous, monsieur Du Sault. J'ai besoin d'un ouvrier habile et fier de son ouvrage. Comme ça, juste à côté... cela pourrait être pratique pour tout le monde. Qu'est-ce que vous en pensez?

N'eût été le désir de se faire prier, Rémi aurait spontanément acquiescé, heureux d'être remplacé sur la ferme par Louis, son fils aîné établi à moins de deux kilomètres de la maison paternelle, et de s'adonner l'été durant au métier qu'il chérissait plus que tout autre. «Louis cesserait ainsi de végéter d'un ouvrage à l'autre et aurait de quoi nourrir sa Delphine et ses sept enfants», pensa Rémi.

— C'est à considérer.

Anticipant la réponse, Georges-Noël lui exposa le plan qu'il avait ébauché :

— Il faudrait commencer par le solage. L'enfoncer dans le sol de quatre bons pieds. Pas moins. Je veux

m'assurer que mes bâtisses vont tenir le coup si jamais les crues du lac Saint-Pierre les atteignent encore.

Rémi l'approuva, rongé par le regret. «C'est ce que j'aurais dû faire quand j'ai construit ma maison», se dit-il. Et comme pour se racheter de cette omission, il proposa :

— Tant qu'à entreprendre des grosses réparations, aussi bien refaire la couverture et corriger la pente pour que la neige glisse au lieu de s'entasser dessus...

Avant de reprendre la route vers le village, Georges-Noël avait agréé la proposition et soumis à la réflexion du menuisier d'expérience le remplacement des fenêtres et des galeries.

Sur le sentier traversant les deux lots aux limites de Yamachiche et Pointe-du-Lac, Rémi avançait lentement, les mains dans les poches et les yeux rivés sur cette terre, désormais celle de Georges-Noël Dufresne. «Avoir eu son instruction à vingt ans, pas un diable ne m'aurait mis une pioche puis un godendard dans les mains, jura Rémi. Un gars instruit, en moyens, qui se retrouve sur une terre... c'est le monde à l'envers. Dire que quand j'ai voulu faire instruire mes gars, je souhaitais surtout leur éviter d'être condamnés à gagner leur vie aussi misérablement.» Hélas! aucun d'eux n'avait accepté de poursuivre ses études. Louis, son aîné, déjà las à trente-deux ans, se traînait les pieds, faute d'avoir trouvé le métier qui lui convenait. Gustave, le cadet, était parti un bon matin, soi-disant pour la drave, et n'avait écrit que bien des années plus tard pour annoncer qu'il avait ruiné sa santé dans «les *shops* des *States*». Une lettre d'un voisin les avait informés de son décès peu de temps après. Le troisième, André-Rémi, après avoir délaissé son cours classique, était allé se perdre en ville, à la direction d'un hôtel de Montréal.

De son côté, Georges-Noël avait entrepris des études poussées lorsque le décès de son père, mais plus encore, l'aveu de sa désaffection grandissante pour la prêtrise, en avaient marqué le terme. Trois deuils consécutifs, dont celui de son mari et de ses deux filles aînées, avaient forcé Madeleine à le rappeler à la maison, à lui confier le rôle de pourvoyeur de la famille. Georges-Noël, affligé par ces événements et par la soudaine nécessité de mettre en veilleuse la carrière d'avocat à laquelle il se destinait, avait refusé de regagner le nid familial. L'atmosphère de triste résignation et d'éloge du sacrifice qui y régnait lui répugnait autant que le métier d'agriculteur auquel Madeleine voulait l'astreindre.

Au terme d'une réflexion sérieuse, instruit mais inexpérimenté, Georges-Noël était allé au moulin de son oncle, Augustin Dufresne, pour offrir ses services. Jamais il n'oublierait ce jour. «L'instruction, c'est une bonne chose, lui avait dit ce dernier, mais ce n'est pas plus qu'un outil parmi d'autres... Si tu es capable de me prouver que tu as du cœur au ventre, je te fournirai du travail tant que tu en voudras, puis de l'avancement, peut-être bien...» Georges-Noël devait-il considérer comme déplorables les événements qui l'avaient conduit là, que de tels propos l'en firent douter. Dès lors, il fut déterminé à apprendre le métier et à développer son endurance. Il y était parvenu tant et si bien que, moins de deux ans plus tard, Augustin lui offrait de prendre seul la gestion du moulin. Au grand étonnement de son oncle, Georges-Noël avait hésité avant d'y consentir : cette responsabilité signait le renoncement définitif à la poursuite de ses études et par là même le sacrifice de sa carrière en droit. Renoncement qui n'allait pas de soi malgré le privilège qui lui était offert et le plaisir qu'il éprouvait à

exercer le métier de meunier. Or, les charges familiales pesaient encore sur ses épaules et personne d'autre que son jeune frère Joseph ne pourrait les assumer avant deux ou trois ans. Une fois de plus contraint dans ses choix, Georges-Noël avait dû recourir à de nouvelles perspectives d'avancement pour conserver son ardeur au travail. Dès l'année suivante, il faisait construire un appentis qui permettrait aux gens de la région d'y venir traiter leur laine, et il entreprenait l'exploitation de l'érablière du domaine.

Georges-Noël Dufresne, à peine entré dans sa majorité, pouvait déjà compter sur un avenir brillant et prospère. Que venait-il donc faire sur la ferme de son père, quinze ans plus tard?



Le claquement de la porte du fournil annonça le retour de Françoise. Victoire, qui avait déjà trop languï devant sa fenêtre, sortit de sa chambre en courant et dégringola l'escalier, légère comme une gazelle dans sa chemise de nuit bleue. Les questions se bousculaient sur ses lèvres. Avant même qu'elle n'ait eu le temps d'en formuler une seule, l'intervention de Françoise la cloua sur place.

— Combien de fois je t'ai dit de ne pas sortir de ta chambre dans cet accoutrement-là? Ton père risque de rentrer d'une minute à l'autre.

Stupéfaite, indignée, Victoire tourna les talons en maugréant :

— C'est aussi pire qu'au couvent ici.

Adossée à la porte qu'elle venait de claquer sur son dépit, Victoire préféra attribuer à l'influence de leur voisine l'excès de sévérité dont elle avait envie d'accuser sa mère. « La vieille », comme elle surnommait

Madeleine Dufresne, avait plus d'une fois heurté la susceptibilité de Victoire, ne ratant aucune occasion de lui faire la morale et exhortant Françoise à plus de vigilance à son égard. Bien plus, elle avait encouragé Rémi dans sa détermination à confier aux religieuses l'éducation de sa benjamine. Et depuis, Victoire lui portait une rancune à la mesure de l'aversion qu'elle éprouvait pour le couvent.

Sa chemise de nuit lancée elle ne savait où derrière elle, Victoire se para de ses atours des jours de fête, et s'arrêta devant son miroir pour retoucher sa coiffure. « Cette mine renfrognée ne saurait lui plaire », se dit-elle en pensant au sourire aimant et aux yeux taquins de son grand-père Joseph qu'elle s'apprêtait à surprendre. « Heureusement que les vieux ne sont pas tous pareils ! » conclut-elle, impatiente de se rendre à sa boutique.

Juste en dessous, Françoise tressait la paille d'un chapeau avec des gestes lents et distraits. Sa fille était devenue une femme et cela la troublait. Elle ne pouvait évidemment pas attribuer ce malaise à l'effet de surprise. Serait-ce donc qu'à travers le tissu léger qui voilait les courbes gracieuses de cette jeune fille, Françoise se soit reconnue ? Bien sûr, son corps s'était alourdi, ses mains avaient perdu leur aspect satiné et l'éclat de ses yeux s'était estompé à force de chagrins et de désillusions. Mais en dépit des traces du temps, elle retrouvait en sa fille les traits communs aux Desaulniers, leur regard vif et une démarche volontaire qui contrastait avec l'apparente fragilité de leurs membres et la gracilité de leur silhouette. Un souvenir effleura son esprit. Comme elle avait pleuré le départ de Mathilde, elle tremblait aujourd'hui pour sa belle Victoire. « Comment la protéger ? » se demandait Françoise.

En quête de distraction, elle déposa les tresses de paille sur la table et rejoignit son mari qui revenait de chez Madeleine. Avertie par le bruit des pas de sa mère, Victoire profita de son absence pour filer à l'anglaise. Elle allait franchir le seuil lorsqu'elle constata qu'elle avait oublié ses dessins. En moins d'une minute, elle les avait pris et glissés soigneusement dans la poche de son jupon, et était sortie de la maison.

— Où vas-tu comme ça? lui demanda Françoise.

La réponse se fit attendre.

— C'est ce qu'on t'a appris au couvent? reprit Rémi.

— Je vais voir grand-père, répondit-elle, sans se retourner.

— Tu te dépêches de revenir aider ta mère, ordonna Rémi. Il y a de l'ouvrage à faire ici.

— Je le ferai demain, marmonna Victoire.

Il valait mieux pour elle que Rémi ne l'ait point entendue.

«Je me demande pourquoi j'avais tant hâte de revenir», se dit-elle, rebutée par les exigences de ses parents.

Le roulement des cailloux sous les roues d'une charrette la tira brusquement de ses lamentations. Le visiteur de Madeleine Dufresne allait bientôt la dépasser dans l'allée qui menait au rang de la Rivière-aux-Glaives. Il lui serait donc donné de le voir de près. Victoire sentit son esprit s'affoler. Garder la tête droite malgré l'irrésistible tentation de dévisager cet homme lui sembla de mise.

— Vous voulez monter, jeune fille? On s'en va au village.

Sur le point de refuser gentiment l'invitation, Victoire hésita, impressionnée par la douceur de la voix et la beauté des yeux. Des yeux d'un bleu de cristal.

— Je ne vais pas de ce côté-là, monsieur, expliqua-t-elle sur un ton qui dissimulait à peine le regret qu'elle en éprouvait.

— Une prochaine fois, peut-être? fit le visiteur.

De trois coups de cordeaux, le charretier avait remis le cheval au trot alors que Victoire, ravie, murmurait comme on multiplie les redites d'un premier mot d'amour: «Une prochaine fois, peut-être...» Il allait donc revenir! Et ce jour-là, elle saurait s'accorder le temps de faire sa connaissance. Du bout des doigts, elle effleurait les marguerites qui bordaient la route de terre sablonneuse. Au chant des oiseaux, elle ajouta le fredonnement léger d'une mélodie dont elle avait oublié les paroles, mais qui se prêtait bien à l'allégresse de ses pas. Au creux de la courbe, un campanile se dessinait progressivement dans le ciel. Encore quelques dizaines de mètres et la cordonnerie tout entière lui ferait signe de son toit d'herbe à liens et de sa façade aux volets de feu. Victoire ne put s'empêcher de courir.

— Grand-père! C'est moi! cria-t-elle, assurée qu'il l'entendrait par la fenêtre ouverte.

— Te voilà enfin revenue! s'exclama-t-il en clopinant vers elle, les bras grands ouverts.

Victoire s'y élança avec une joie d'autant plus intense que la matinée lui avait réservé quelques émotions...

— Recule un peu que je te regarde à mon aise, demanda le grand-père encore sémillant.

Victoire était radieuse. De son abondante chevelure rehaussée d'une boucle de satin blanc tombaient de fines mèches dorées qui papillonnaient nonchalamment sur ses épaules. Un corsage de lin orné de dentelles, harmonisé avec une longue jupe d'organdi rose, dévoilait les courbes gracieuses de son corps de jeune fille.

— Dis donc, tu es devenue aussi belle que ta mère!

Flattée plus qu'elle ne le fit paraître, Victoire offrit le bras à son grand-père et l'entraîna en toute hâte vers l'atelier. Il lui tardait d'en retrouver l'atmosphère, de respirer l'odeur des bottines fraîchement vernies, de palper ce cuir docile et d'en vérifier toute la solidité. L'imminence d'un orage ajouta à son empressement.

— Regardez donc le gros nuage noir, au-dessus du village. Il va bientôt nous tomber des clous sur la tête... Entrons vite, grand-père!

— Tu es sûre que ce n'est pas la fin du monde qui s'en vient, ma Victoire? reprit Joseph d'un ton moqueur.

Lentement, Joseph lui emboîta le pas, heureux que pour la quatrième fois la Saint-Jean lui ramenât sa petite-fille.

Ce jour apportait avec lui une fièvre de vivre que le vieux cordonnier attribuait, sans l'ombre d'un doute, à la seule présence de Victoire à ses côtés. Dans ses grands yeux rêveurs, il retrouvait une candeur qu'il aurait souhaité n'avoir jamais perdue. Et comme si l'espièglerie en eût été la reconquête, il ne manquait plus une occasion de badiner.

— Tu vas m'étourdir si tu continues, fit-il remarquer à Victoire qui sans arrêt passait de la table aux étagères, délaissant une bottine pour en examiner une autre, questionnant sans même attendre les réponses, toute à l'excitation de retrouver son grand-père et la cordonnerie.

Soudain, il plut à verse sur Yamachiche, alors qu'au-dessus du lac Saint-Pierre, à quelques kilomètres de là, un ciel tout bleu narguait la pluie.

— Ce n'est pas normal, il me semble, d'entendre le tonnerre et de voir le soleil en même temps. Vous ne trouvez pas, grand-père?

Joseph sourit.

— Ça, ma belle, ça veut dire que le diable est en train de battre sa femme. Puis, avant qu'il s'en prenne à nous autres, dépêchons-nous de coudre nos bottines.

Les plaisanteries de son grand-père lui avaient tant manqué que Victoire n'hésita pas à s'en faire complice. Feignant la peur, elle se hâta de gagner sa place à l'autre bout de la table. Rayonnant de joie, Joseph renchérit :

— Six mois à rattraper ! C'est de l'ouvrage, ma petite fille. Avant que tu m'aies raconté tout ce qui s'est passé dans ta vie depuis Noël, on risque de se faire surprendre par la brunante. Ta mère n'apprécierait pas trop que je laisse partir sa belle jeune fille toute seule à cette heure-là.

Ne voulant pas déplaire à son grand-père, Victoire s'interdit d'exprimer tout haut son peu d'empressement à retourner à la maison. Un sourire de complaisance glissa sur ses lèvres, et son visage reprit cet air fripon qui ressuscitait en ce vieil homme des bonheurs que l'habitude de vivre avait subrepticement effadis. La main figée sur un peloton de corde, fasciné par le regard vif et pur de sa petite-fille, par les traits de son visage découpés comme une fine dentelle, Joseph se questionnait : « Comment le bon Dieu peut bien s'y prendre pour nous donner d'aussi belles créatures ? Moi qui pensais que pas une femme au monde ne pourrait être aussi jolie que ma Marie-Reine... »

Depuis qu'elle l'avait quitté pour « un monde meilleur », comme disait le curé dans ses prêches, Joseph n'avait trouvé personne avec qui partager ses inquiétudes. Il lui arrivait de se tourmenter pour Victoire, d'avoir mal à son premier chagrin d'amour. De craindre de ne pouvoir lui épargner les blessures du cynisme et de la dérision si jamais elle s'entêtait à exercer le

métier de cordonnière jusque-là réservé aux hommes. Bien qu'il se fût réjoui de voir naître et grandir en elle cette passion pour la confection des chaussures, il déplorait maintenant qu'elle en ait fait un choix de vie. Mais tant qu'elle se tenait là, à ses côtés, le regardant poser un œillet ou insistant pour qu'il lui enseigne le métier, il avait le sentiment de la protéger, de reculer ce moment où, contrariée dans sa ténacité et blâmée pour son originalité, elle aurait à se frotter à la vraie vie et à l'intolérance humaine.

Accoudée à l'autre bout de la table, le menton appuyé sur ses mains jointes, Victoire se laissait aller à l'enchantement. «C'est le plus merveilleux des grands-pères», estima-t-elle. Une chevelure d'un blanc immaculé, des yeux d'un bleu paradis dans un visage à peine effleuré par le temps lui donnaient une allure de patriarche. «Comme dans mon *Manuel d'histoire sainte!*» reconnut-elle.

— J'avais tellement hâte de me retrouver avec vous, grand-père! Quand je m'ennuyais, au couvent, je dessinais puis je pensais à vous. Je vous imaginais en train de vernir votre plus belle paire de bottines. Il me semblait vous entendre dire: «Quand Victoire va voir ça!»

— Puis, tu penses que je n'avais pas hâte que tu reviennes, moi? D'un congé à l'autre, je me demande toujours si tu ne seras pas obligée de faire le «grand voyage» pour me retrouver, ajouta-t-il sur un ton faussement badin.

— Ah! Grand-père! Je n'aime pas quand vous faites des farces avec ça.

— Faudra bien que tu te mettes dans la tête que ça va arriver, un jour. À moi comme aux autres...

Et, l'œil coquin, il enchaîna :

— Je vois déjà ma Marie-Reine venir en courant se jeter au cou du plus bel homme de toute la Mauricie!

Victoire ne put s'empêcher de rire aux éclats.

— Savez-vous ce que j'aimerais, grand-père?

Joseph laissa tomber la bottine sur la table, tout disposé à l'entendre.

— Passer toutes mes journées avec vous... et pas seulement pendant les vacances!

Joseph ne fut pas surpris mais, le regard inquiet, il racla sa chevelure de ses doigts décharnés, cherchant la répartie qui eût pu dissuader sa petite fille. S'il n'avait écouté que les penchants de son cœur, il aurait acquiescé avec bonheur. Mais il y avait Rémi. Celui-là ne verrait pas d'un bon œil que sa fille ne terminât pas ses études. N'ignorant pas davantage l'aversion que Victoire ressentait pour les travaux de la ferme, Joseph cherchait un compromis.

— Tu ne penses pas que ta mère apprécierait ton aide?

Victoire fit la moue.

— J'aime bien mieux coudre des bottines avec vous.

— Tu tiens tant que ça à t'écorcher les doigts sur une alène qui s'entête à ne pas entrer dans le cuir? Tu vas admettre avec moi que c'est pas mal moins difficile de travailler avec du feutre ou de la paille.

— Je le sais, mais maman n'a pas besoin de moi. Elle en a toujours d'avance, des chapeaux. Les femmes n'en achètent pas si souvent, vous savez.

— C'est vrai, mais tu as l'air d'oublier que ta mère n'est pas éternelle! Je m'en vais sur mes soixante-quinze ans. Ce qui veut dire qu'elle n'est pas loin de cinquante-cinq...

— Cinquante-quatre, corrigea Victoire.

— Admettons! Ce n'est pas un an de moins qui va faire une grosse différence au bord de l'éternité... Sans compter qu'elle est bien plus fragile que son vieux père, la belle Françoise.

— Comment ça, plus fragile?

— Pour la simple raison que c'est une femme...

Contrariée, Victoire n'était plus d'humeur à plaisanter. La moindre allusion, si anodine fût-elle, à l'apparence malingre de la femme l'offusquait. Ses lèvres pincées, son empressement à se remettre au travail et ses gestes nerveux en témoignaient. À travers semelles et empeignes éparpillées sur la table, elle cherchait en maugréant, à défaut de trouver son aiguille, le ligneul qu'elle venait de passer dans le chas. Joseph l'observait, un sourire narquois sur les lèvres.

— Ne me dis pas que je vais être obligé de te prêter mon lorgnon.

Elle allait s'impatienter lorsqu'elle les découvrit sur la bavette du tablier de son grand-père.

— Vous n'êtes pas tanné de jouer des tours? Il me semblait qu'on était pressés...

— Ma petite fille, il n'y a rien d'assez urgent pour nous empêcher de nous faire du plaisir. Trop de sérieux, ce n'est pas bon pour la santé. Je te regarde aller, puis ça m'inquiète des fois.

— Justement, grand-père. Je voulais vous montrer quelque chose.

Tirant de la poche de son jupon les feuilles qu'elle avait soigneusement pliées en quatre, elle les lui exposa avec un enthousiasme soudainement recouvré.

— Regardez ce que j'ai dessiné, dit-elle, poussant une feuille sous le nez du cordonnier chevronné.

— Plus proche, Victoire, réclama en badinant le vieux Joseph.

— Grand-père, c'est important. Regardez comme il faut.

L'aïeul hocha la tête, visiblement embarrassé. Croyant deviner la raison de son malaise, Victoire expliqua :

— Ce serait pour les jours de fête, celles-là.

Sur les rives du lac Saint-Pierre, dans la magnifique région de Yamachiche et de Pointe-du-Lac, Victoire Du Sault, quinze ans, s'apprête à connaître une destinée extraordinaire. Sa vie sera marquée par son combat pour apprendre et exercer un métier jusqu'alors réservé aux hommes, et par des tourments d'un autre ordre, auxquels les mœurs du milieu du XIX^e siècle et l'emprise de la morale chrétienne ne seront pas étrangères. Les triomphes de Victoire seront à la mesure de sa passion, en affaires comme en amour. Son audace, à l'origine de la fortune de la célèbre famille Dufresne, viendra également bouleverser l'existence d'un homme de vingt ans son aîné, et celle de toute sa famille.

Avec *L'âge des audaces*, paru antérieurement sous le titre *La jeunesse de la cordonnière*, Pauline Gill signe le passionnant premier volet d'une grande série de romans, portée par son incomparable talent de conteuse.

Pauline Gill est l'auteure, entre autres, des *Enfants de Duplessis*, de la trilogie *Gaby Bernier* et des deux tomes de *Docteure Irma*. Impliquée de longue date pour la cause des aînés, des écrivains et de la culture francophone, elle a reçu de nombreuses récompenses pour ses romans, qui font la part belle à l'histoire des femmes qui ont bâti le Québec.

La cordonnière a été adaptée au printemps 2023 dans une grande production cinématographique réalisée par François Bouvier sur un scénario de Sylvain Guy, avec Rose-Marie Perreault dans le rôle-titre.



ISBN 978-2-89849-002-6

